

LAISSE VIVRE



TOM LE BRIAND

Cet ouvrage est né d'une simple notice architecturale, initialement destinée à décrire ma vision de l'architecture dans le cadre de mon projet de diplôme de fin d'études. Ces textes, conçus pour structurer et présenter un projet concret, ont rapidement pris une dimension plus vaste, devenant une réflexion approfondie sur la manière dont j'aborde l'architecture et les principes qui guideront mes futures créations.



"INITIUM"







Dans le vaste écheveau des relations entre l'homme et la nature, émerge mon intérêt pour l'état d'esprit humain lorsqu'il se trouve dans les recoins sauvages de notre planète. Une question se dresse alors avec une insistance presque mystique : pourquoi cet être, habité par une audace parfois aveuglante en milieu urbain, se métamorphose-t-il en présence de la nature, adoptant une attitude teintée de respect ? Est-ce par timidité, par crainte de déranger les forces qui président à l'équilibre de cet environnement originel, ou bien par une reconnaissance instinctive de notre place si insignifiante face à l'immensité et la force de la nature ?

Vivre au cœur de la forêt est bien plus qu'une simple expérience de proximité avec la nature. C'est une immersion totale dans un environnement où chaque bruissement de feuille, chaque rayon de soleil filtrant à travers les frondaisons, et chaque chant d'oiseau porte en lui un message, une leçon sur la vie et l'harmonie. C'est dans cette symbiose entre l'homme et son environnement que réside la quintessence de notre sensibilité à ce qui nous entoure.





Le lien entre l'esprit humain et son environnement naturel, toujours présent mais souvent négligé dans les labyrinthes urbains, soulève des questions essentielles. Pourquoi l'architecture, expression de nos aspirations et de nos nécessités, s'égare-t-elle souvent dans la complexité, alors que la simplicité est notre alliée fidèle dans la quête quotidienne de survie ? Cette dichotomie soulève des interrogations sur la nature de notre rapport avec le monde qui nous entoure, sur les motivations profondes qui guident nos réalisations.

L'architecture, en tant que symbole de notre ingéniosité et de notre créativité, oscille entre les pôles de la fonctionnalité et de l'esthétique, de la simplicité et de la complexité. Ces tensions mettent en lumière une problématique.

L'architecture, dans son évolution incessante, reste-t-elle un outil au service de l'humanité, ou bien s'est-elle érigée en un emblème de puissance et de domination ?

SOMMAIRE

“INITIUM”	Architecture et Nature
“MONS”	Montagne et Humain
“FLAMMA”	Feu et Architecte
“CASULA”	Cabane et Architecte
“RUINA”	Ruine et Temps
“SITU”	Situation et Obstacle
“EXISTENTIUM”	Existant et Analyse
“PROGRAM”	Programme et Intention
“POST SCRIPTUM”	

• • • •	1
• • • • •	9
• • •	15
• • • • • •	19
• • • • •	27
• • • • • • • •	33
• • • • •	45
• • •	51
• •	55





“MONS”

La montagne, avec sa force indomptable et sa sagesse millénaire, exerce sur moi une fascination irrésistible. Ses sommets et ses vallées résonnent d'une énergie brute et intemporelle. Chaque crête escarpée, chaque cours d'eau cristallin, raconte une histoire ancienne et mystérieuse, invitant celui qui sait écouter à plonger au cœur de son essence.

Mais au-delà de sa beauté saisissante, la montagne est aussi le témoin privilégié d'une relation singulière entre les hommes et la nature. Dans ces contrées reculées où la vie est parfois rude et les défis nombreux, les habitants tissent des liens étroits avec leur environnement.



Dans cet écosystème social, la notion de propriété prend une teinte différente de celle des villes. Les frontières entre les biens individuels s'estompent. Contrairement à la vie urbaine, où l'individualisme est souvent privilégié et où les interactions sociales se limitent souvent à des cercles restreints, les communautés montagnardes reposent sur un tissu social plus étroitement lié. Les habitants partagent un lien profond avec leur terre et leur environnement, reconnaissant que leur bien-être individuel dépend largement du bien-être de la communauté dans son ensemble.



Chaque parcelle de terre, chaque outil, est perçu comme faisant partie intégrante d'un tout plus vaste, où la communauté est gardienne de ses ressources communes. Cette vision transcende les limites physiques des terres délimitées pour partager un sentiment de responsabilité envers l'écosystème montagneux dans son ensemble.

L'interaction avec la nature renforce ce sentiment d'interconnexion. Les habitants sont souvent confrontés à des défis communs, comme des intempéries, des problèmes environnementaux ou logistiques, qui dépassent les limites individuelles des propriétés. Dans de telles circonstances, la solidarité et la coopération deviennent des réponses naturelles, favorisant une conception plus intégrale de la propriété où les biens et les ressources sont partagés pour le bien-être collectif.

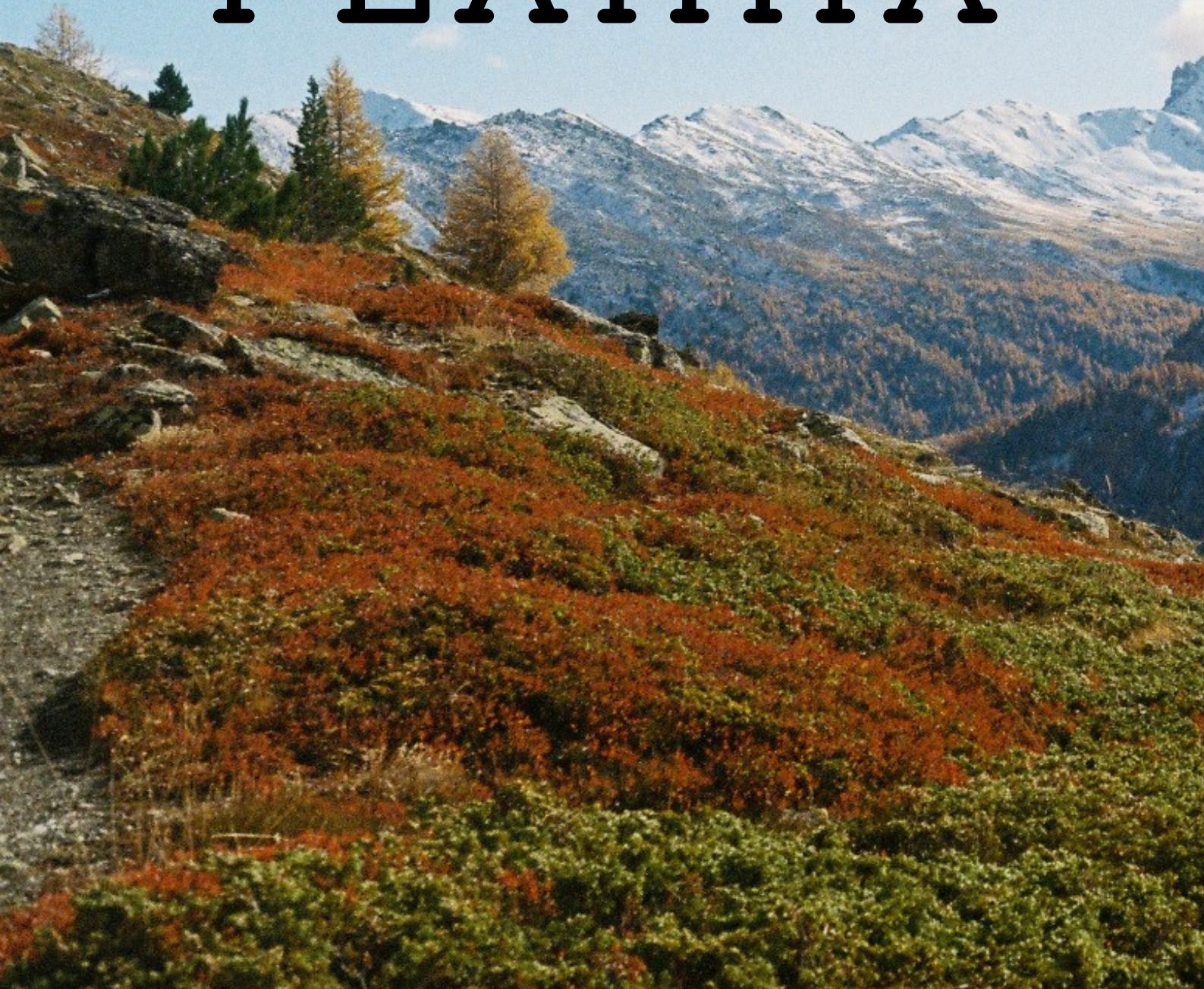
C'est dans ce contexte que l'architecture, dans sa forme la plus simple et la plus authentique, trouve tout son sens.



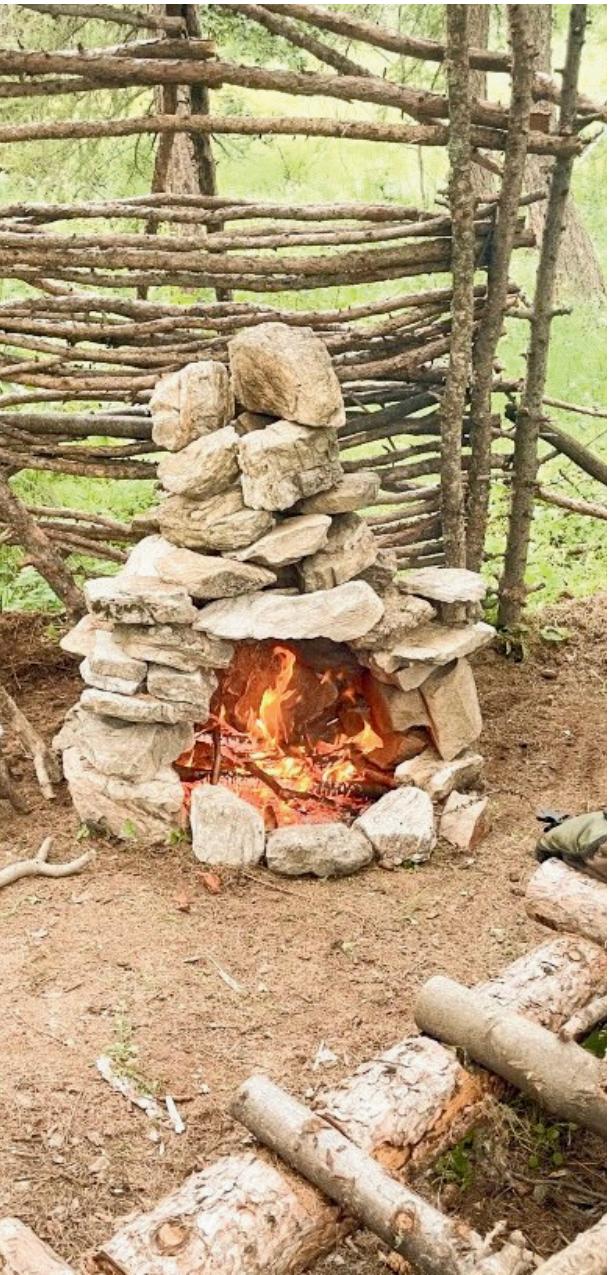


Ainsi, la montagne, loin d'être simplement un décor majestueux, devient le théâtre d'une véritable leçon de vie, où la solidarité et l'entraide sont les piliers sur lesquels s'appuie l'existence humaine. En écoutant ces valeurs fondamentales, les habitants des montagnes non seulement survivent, mais prospèrent, offrant ainsi un exemple inspirant de la façon dont l'homme peut s'épanouir en harmonie avec la nature et avec ses semblables.

“FLAMMA”







L'architecture, à sa source, est l'art de façonnier l'espace pour répondre aux besoins fondamentaux de l'Homme. Mais au-delà des structures grandioses et des monuments imposants, une question se pose : un architecte doit-il savoir faire un feu ? Cette interrogation, loin d'être absurde, nous ramène à l'essence même de l'architecture et à son lien indissociable avec la nature.

Faire un feu est l'un des gestes les plus anciens et les plus fondamentaux de l'humanité. Il incarne la capacité de l'homme à transformer son environnement de manière vitale. De la même manière, l'architecture devrait puiser dans les éléments naturels pour créer des espaces qui répondent aux besoins humains les plus basiques. Le feu réchauffe, éclaire, et permet la cuisson ; il est une réponse directe à la nécessité. En cela, il partage avec l'architecture une mission commune : celle de protéger et de soutenir la vie humaine dans sa forme la plus élémentaire.

La simplicité d'un feu, fait de bois et de flamme, montre que la complexité n'est pas toujours synonyme de valeur. C'est dans la simplicité que réside la véritable maîtrise.





Un architecte qui sait faire un feu est plus qu'un concepteur de bâtiments, il est un créateur qui peut comprendre l'interaction entre l'homme et son environnement. Il sait que chaque construction doit respirer, vieillir, et même un jour retourner à la terre d'où elle est venue. Faire un feu, c'est appréhender le processus naturel de transformation, de vie et de mort, de création et de destruction. Comme l'architecture doit vieillir avec grâce, se désintégrer et se reconstruire au fil du temps. Un bâtiment qui ne connaît pas l'usure, qui n'accumule pas l'histoire, est une cage immuable.



Réfléchir à cette question est une invitation à penser l'architecture comme un art qui s'inspire des principes les plus simples de la nature, un art qui, à la manière du feu, est à la fois puissant et éphémère, simple et essentiel, une danse avec la nature, et une tentative de s'y intégrer sans la dénaturer. C'est une invitation à redécouvrir la simplicité comme source d'inspiration, et à reconnaître que les réponses les plus profondes aux défis architecturaux résident dans les gestes les plus élémentaires.

On se doit d'accepter la mort et la renaissance comme des étapes inévitables de n'importe quel processus.



70% de ces grumes seront exportées pour être sciées en Chine, puis réimportées en France et utilisées dans des maisons prétendument "écologiques" .. Une hypocrisie flagrante, qui dévoile le cynisme des décisions économiques et politiques, loin de toute réelle considération écologique

“CASULA”



Se demander si un architecte doit savoir faire une cabane de ses mains est une question qui pourrait sembler déconnectée des grandes ambitions de l'architecture moderne. Mais derrière elle se cache une vérité : l'acte de construire, dans sa forme la plus simple et la plus authentique, est un savoir que tout architecte devrait posséder.



Construire une cabane,
c'est réapprendre l'architecture.



C'est comprendre la matière, appréhender l'espace, et répondre aux besoins fondamentaux d'abri et de protection. C'est un retour à la base, un rappel que l'architecture n'est pas seulement une question de formes ou de concepts, mais avant tout un art de bâtir pour les êtres humains.



La cabane, loin d'exiger une précision absolue, tolère l'approximation. Elle montre qu'il est possible de faire avec ce que l'on a sous la main, de composer avec les imperfections. Mieux encore, elle s'adapte au fur et à mesure de sa construction.

Contrairement aux structures imposantes où tout est censé être calculé à l'avance, la cabane évolue en fonction du terrain, des matériaux disponibles, et des contraintes qui se révèlent au fil de son élévation.

C'est cette adaptabilité, cette capacité à évoluer en cours de route, qui fait de la cabane la base de l'architecture intuitive.



La cabane est une métaphore de l'architecture elle-même. Elle nous enseigne que dans chaque projet, même le plus ambitieux, il y a un point de départ modeste, une idée simple qui grandit en prenant forme dans le réel. La cabane incarne l'idée que l'architecture, pour être véritablement humaine, doit rester proche de la matière, du terrain, et de l'esprit qui l'a conçue.

Dans toute création architecturale, il y a une cabane cachée.

Quel que soit le projet, il vient un moment où l'architecte doit faire entrer en contact son œuvre avec la nature qu'il le veuille ou non, entamant ainsi un dialogue entre le bâti et son environnement. C'est là que se joue l'essence même de l'architecture : un échange essentiel entre la main de l'homme et les forces naturelles.

La question qui se pose est de savoir si, dans notre société actuelle, nous choisissons réellement d'écouter ce dialogue. Prendrons-nous le temps d'écouter cette conversation, d'analyser et de prévoir les réactions entre la construction et son environnement, ou serons-nous aveuglés par des préoccupations plus immédiates comme l'argent ou la puissance ?

La cabane, dans sa simplicité, incarne cette participation indispensable du constructeur à ce dialogue. Elle ne peut ignorer la nature, elle doit s'y adapter, la respecter. Ne pas prêter attention à cet échange reviendrait à priver le créateur de la pleine jouissance de son œuvre et des bénéfices qu'elle pourrait apporter.





“RUINA”



La montagne nous enseigne la fragilité et la résilience de l'existence humaine. Les ruines elles, sont des ponts entre les âges, rappelant que notre vie, éphémère et délicate, s'inscrit dans un continuum historique. Contempler les ruines, comme la montagne, nous pousse à reconnaître la brièveté de notre présence et la persistance des traces que nous laissons, soulignant ainsi notre lien avec le passé et notre responsabilité envers l'avenir.





La ruine est l'équilibre délicat entre mémoire et oubli. Elle représente un point de jonction entre nature et culture, une matérialité tangible extraite de la nature pour construire des monuments destinés à perpétuer. Mais ils vieillissent inévitablement. Ce processus, appelé "ruina" en latin, signifie littéralement "tomber petit à petit, se défaire".

Les vestiges dérivés du latin "vestigium", renvoient aux traces laissées par des animaux ou des hommes dans le sol. Ils sont les spectateurs d'une activité révolue, offrant un lien matériel avec le passé. La ruine, cependant, va au-delà du simple vestige. Elle est un point de rencontre entre le matériel et l'immatériel, entre ce qui est tangible et ce qui est ressenti. La ruine n'existe véritablement que lorsqu'on lui attribue un nom, un sens. Sans cette reconnaissance, elle demeure un vestige, quelque chose d'abandonné, d'inaperçu. C'est lorsque nous la regardons et lui donnons un sens que la ruine acquiert son véritable statut, devenant un symbole d'oubli et de mémoire.

Regarder une ruine, c'est accepter la fragilité de notre présence, combattue par les souvenirs. La contemplation des ruines nous confronte à la brièveté de la vie humaine, nous rappelant que nous sommes éphémères, comme un éclair. Pourtant, c'est précisément cette conscience de notre fragilité qui nous donne une profondeur humaine. La ruine, en tant que matérialité, est un rappel de ceux qui ont vécu avant nous et de ceux qui vivront après nous. Elle incarne la continuité de l'humanité, un fil invisible qui relie le passé au présent et au futur.

Le passé se tient face à nous, tandis que le futur s'étend derrière nous.

Le passé, tel un tableau vivant, nous invite à contempler nos histoires, nos triomphes et nos peines.

Le futur lui, reste en suspens derrière nous, voilé dans le mystère de l'inconnu. Nous le pressentons, le devinons, mais jamais ne le touchons vraiment. C'est une toile vierge, prête à être peinte par nos actions présentes. Ainsi, dans notre marche à travers le temps, nous avançons vers l'avenir tout en étant guidés par les ombres de nos passés, les fantômes de nos choix.

Dans cette vision, le passé devient notre point de repère, notre boussole dans l'obscurité de l'avenir. Il est notre mentor, nous rappelant d'où nous venons et nous indiquant où nous pourrions aller.



Khaled Dawwa, "voici mon coeur"

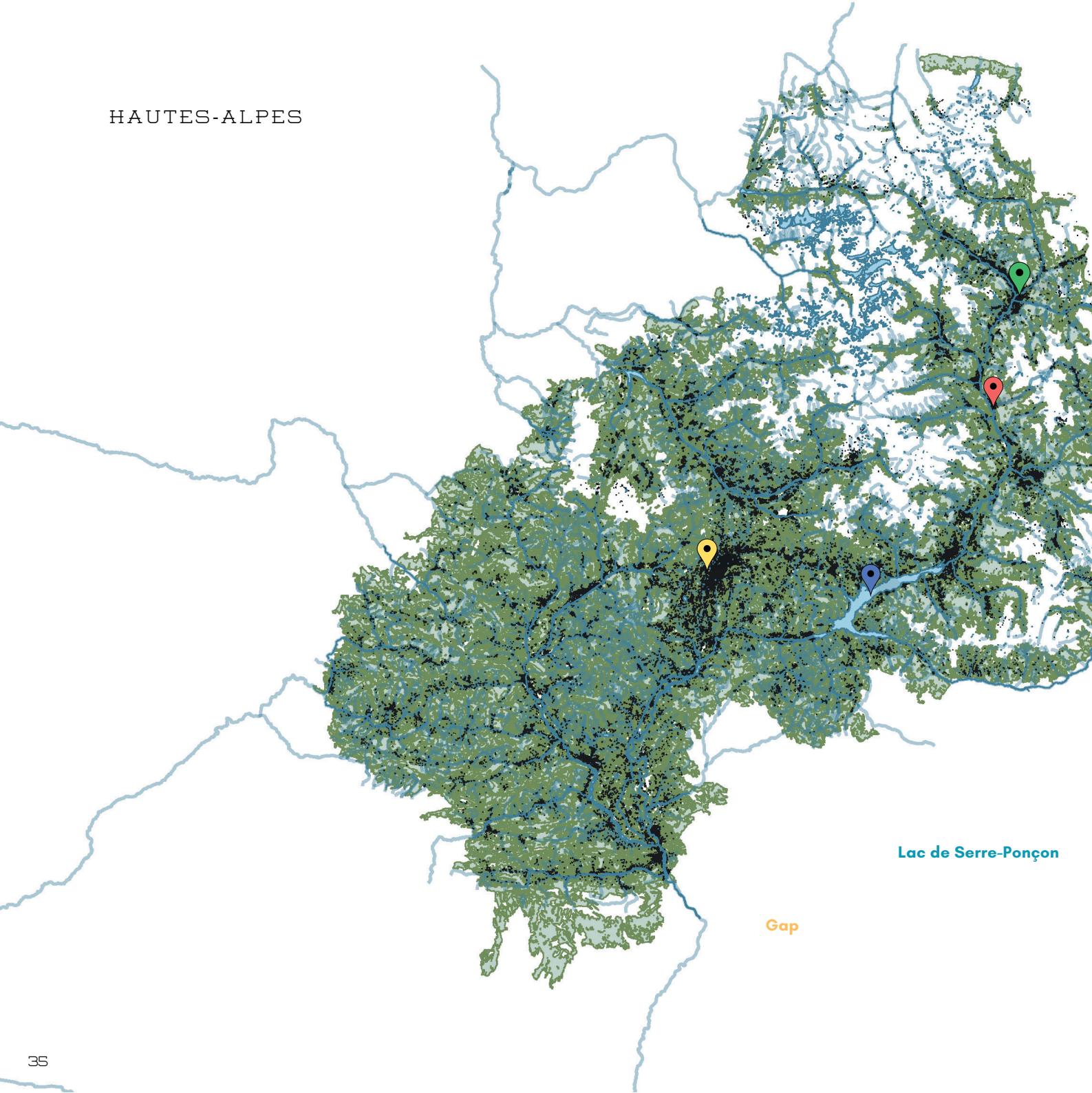
Reconstitution de mémoire d'un quartier bombardé par le régime syrien

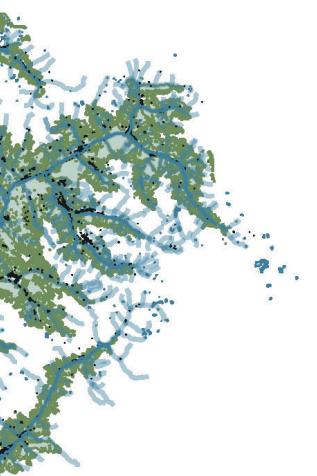
“SITU”





HAUTES-ALPES





Briançon

Tout cet amour pour la vie en montagne est en partie né dans les Hautes-Alpes françaises, terres que je fréquente depuis mon enfance. Chaque été et chaque hiver, j'emprunte une route, la nationale 94, reliant Gap à Briançon.

C'est une route très fréquentée de part sa communication avec l'Italie et ses liaisons avec les stations de ski les plus prisées des Hautes-Alpes en perpétuelle évolution.

Je me souviens de ces longs trajets en voiture, les paysages défilant, chaque virage dévoilant une nouvelle scène. Les flots tumultueux de la Durance qui longent la nationale, le lac de Serre-Ponçon et sa chapelle flottante, les grandes plaines occupées par les vaches, les forêts denses, l'imposante chaîne de montagnes, puis les sommets enneigés : tout cela formait le décor de mes rêveries enfantines.

La Roche-de-Rame

Mais tout rêve peut cacher un cauchemar.

Ce trajet pourtant linéaire et tranquille, arrive dans un étranglement pour traverser un village fantôme, où les maisons semblent figées dans le temps; La Roche-de-Rame.



Les façades sont ternies par les années de trafic et d'abandon. Elles portent des blessures, des griffures laissées par les rétroviseurs des véhicules. La route où résonnaient autrefois les rires des enfants, les sabots des chevaux, et les conversations des habitants, est maintenant muette, étouffée par le bruit du trafic. Elle a emporté les commerces, les habitants, la vie.

En traversant ce village fantôme, on ne peut s'empêcher de ressentir de la tristesse pour cette communauté qui a vu sa vie se dissoudre lentement. Et je suis en même temps fasciné par ces vestiges du passé, témoins d'une époque disparue, mais toujours porteurs de mémoire et d'histoire.



Cette vie révolue a été immortalisée sous forme de fresques murales sur les façades, réalisées par un artiste de la région, Quebeuls. Ses œuvres représentent des fantômes prenant leur café en terrasse, arrosant leurs jardins, jouant au billard, promenant des bébés en landau, se disant au revoir après une longue discussion sur le palier. Des enfants fantômes jouent au ballon, courent après les poules et vont à l'école...



Les habitants ont commencé à se battre il y a plus d'une dizaine d'années.

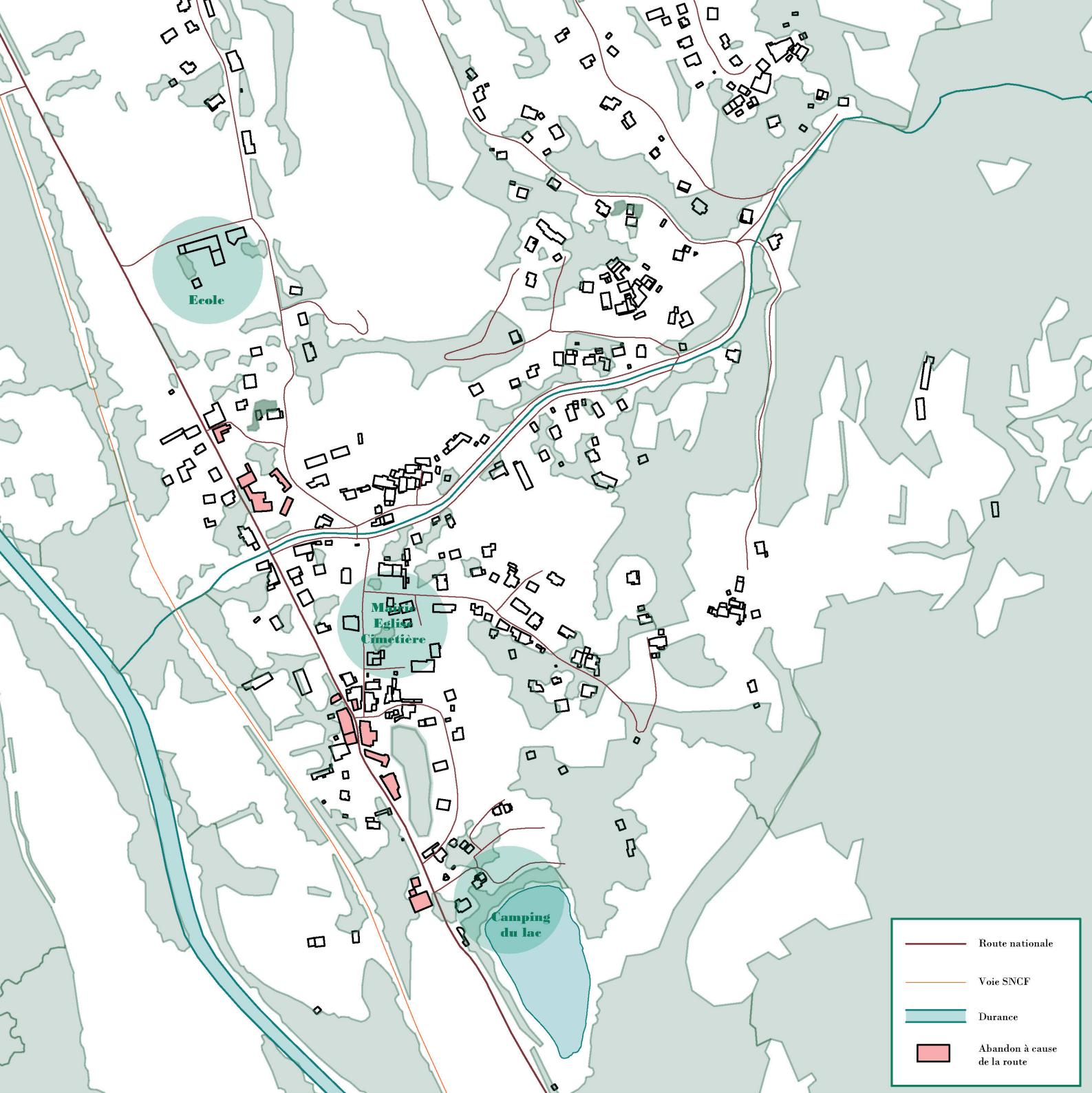
Les discussions informelles entre voisins se sont rapidement transformées en réunions communautaires. Ils ont partagé leurs préoccupations, leurs idées et leurs espoirs pour un avenir meilleur.

L'objectif de cette mobilisation a été de demander une déviation de la nationale 94 pour détourner le trafic loin du cœur du village. Les habitants ont écrit des lettres aux autorités locales, régionales et nationales, expliquant l'impact dévastateur de la route sur leur qualité de vie et sur le patrimoine du village.

Pour renforcer leur démarche, ils ont décidé d'organiser des ateliers participatifs.

Lors de ces ateliers, plusieurs scénarios ont été proposés et discutés. Les idées allaient de la simple déviation routière à des projets plus ambitieux de réaménagement complet du village. Certains proposaient de créer des zones piétonnes et des pistes cyclables pour encourager les déplacements doux. D'autres suggéraient de restaurer les bâtiments abandonnés pour en faire des centres culturels, des boutiques artisanales ou des logements afin d'attirer de nouveaux résidents et dynamiser l'économie locale.

Les politiques préfèrent élargir la route plutôt que d'en créer une nouvelle en raison de coûts moindres, mettant l'humain au second plan et agrandissant ainsi la fracture. Pour ce faire, elles projettent de détruire les bâtiments gênants. Les habitants continuent de se battre pour une déviation, refusant de voir leur village condamné.



Mais une fois la route déplacée, que deviendra cette fracture du village ? Comment la réparer ? Comment la vie du village reprendra-t-elle ? Comment faire revivre les fantômes ?

Ma démarche consiste à montrer qu'un bâtiment menacé de destruction pourrait devenir un véritable lieu de renaissance pour le village. Dans cette ruine, on pourrait injecter un organisme vivant, un élément déclencheur et proliférant sur les autres bâtiments vacants. Cette revitalisation ne profiterait pas seulement au village, mais aurait également un impact à plus grande échelle, en créant un lieu de communauté et de partage pour l'ensemble de la région.

Je suis très sensible au fait que l'architecture soit basée sur l'auto-construction, la construction par les utilisateurs. L'architecte, loin de s'imposer, doit s'effacer au profit des habitants qui s'approprient l'espace et deviennent les acteurs de leur propre développement. Les espaces doivent pouvoir s'échanger et communiquer, les frontières se brisent, les limites s'estompent.



Dans la lignée de l'auto-construction, une architecture se dessine sans l'usage d'outils lourds ni d'engins. Elle se forge d'abord dans le respect de la nature, puis dans la préservation des savoir-faire locaux. Cette approche privilégie l'utilisation de matériaux disponibles sur place, réduisant ainsi l'empreinte carbone liée aux transports de matériaux.

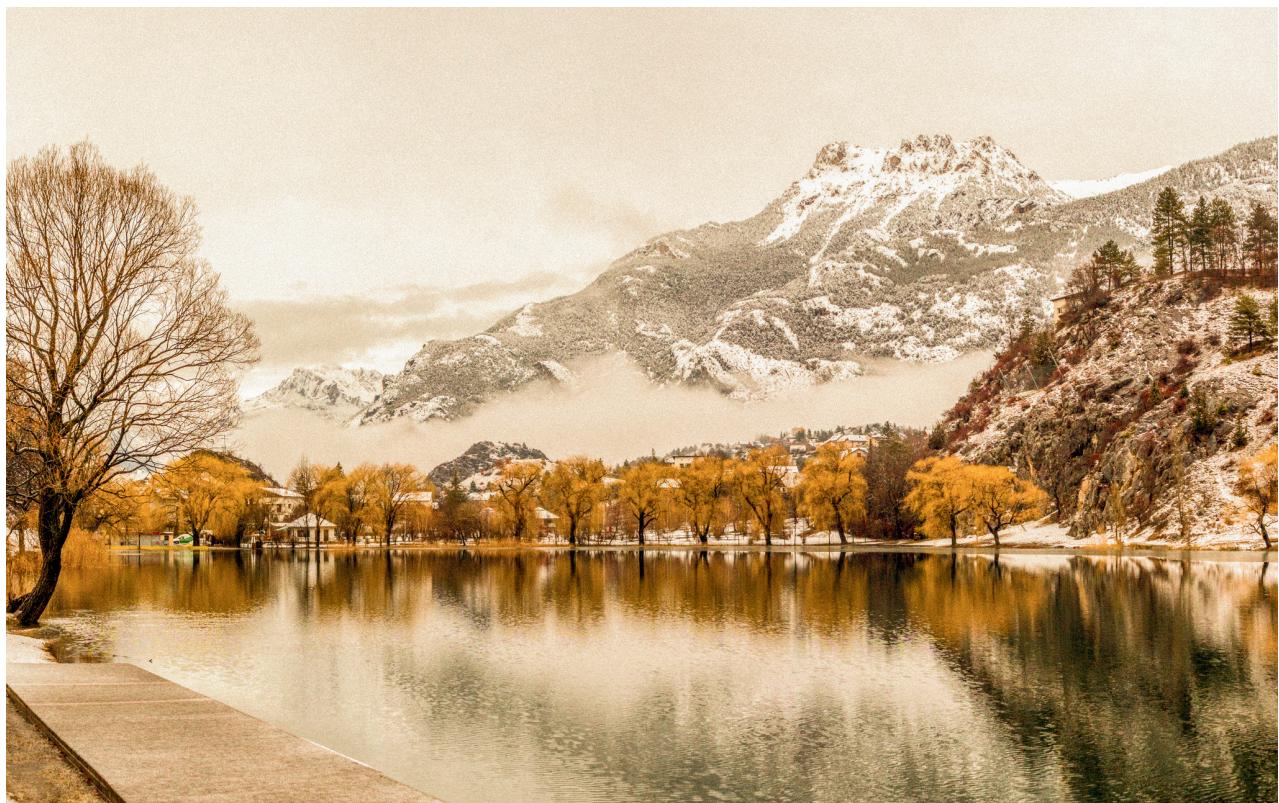
L'essence de cette démarche réside dans la simplicité. Les habitants s'inspirent des ressources naturelles qui les entourent pour construire. Le bois, la pierre ou l'argile deviennent les fondements de leurs constructions, trouvés directement sur le site de construction. Le principe de réemploi est également valorisé, donnant une seconde vie aux matériaux récupérés.

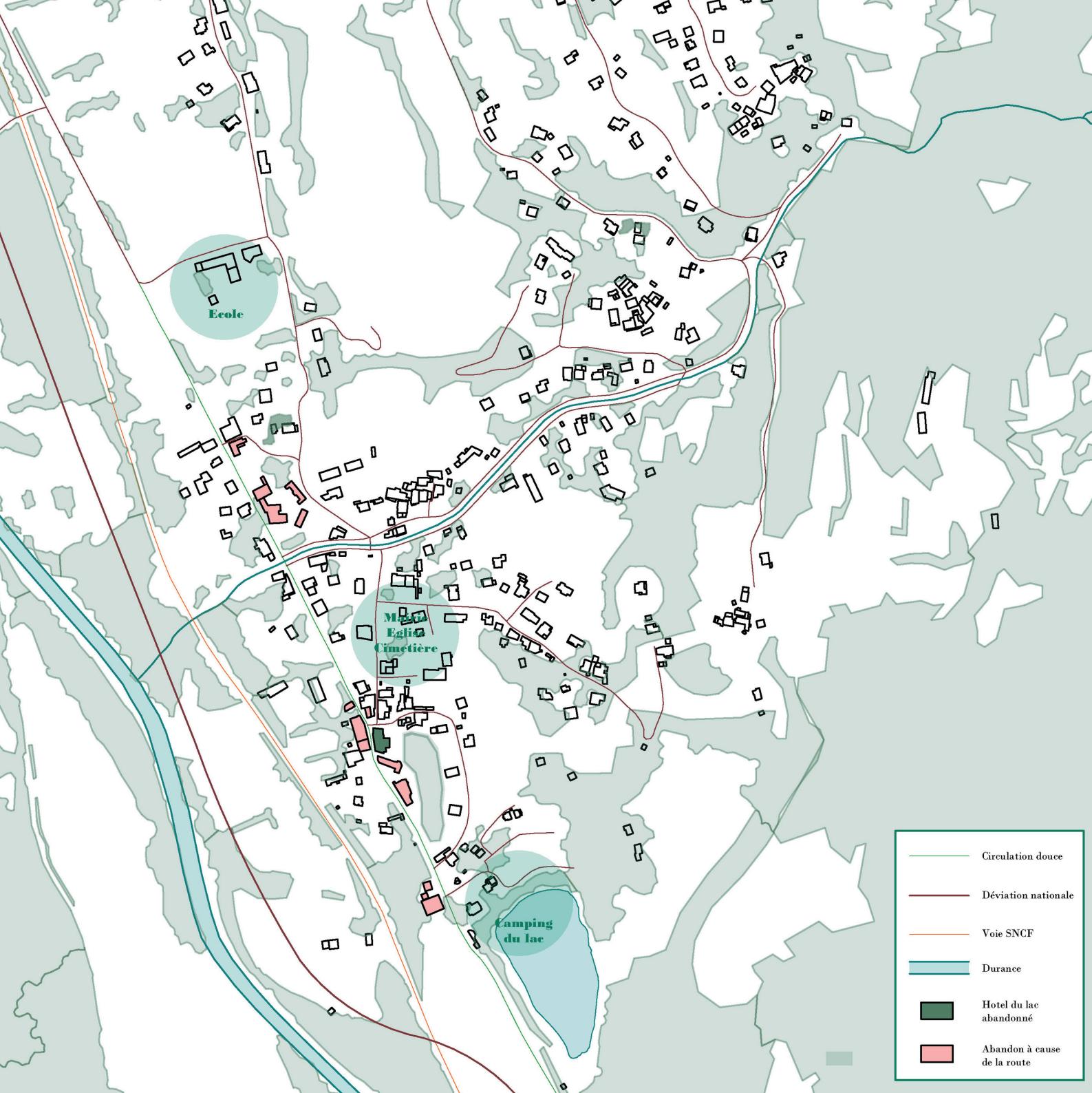
Au-delà de son aspect pratique, cette approche trouve sa justification dans plusieurs dimensions. D'abord, elle s'inscrit dans une logique de préservation de l'environnement, en limitant l'impact des activités humaines sur les écosystèmes fragiles. Ensuite, elle contribue à la transmission des savoir-faire traditionnels, renforçant ainsi l'identité culturelle des communautés locales. Enfin, elle incarne une forme d'autonomie, permettant aux habitants de répondre à leurs besoins de manière autonome, sans dépendre des infrastructures externes.

L'auto-construction devient bien plus qu'une simple méthode de construction; elle devient une philosophie de vie, ancrée dans le respect de la nature, la préservation des traditions et la recherche d'autonomie.

Toute cette nouvelle vie devrait émerger autour de cette fracture, véritable usine à ruine, qui est aussi le cœur du village. L'idée d'une voie verte apparaît comme la solution pour estomper cette frontière, la faire disparaître, et rassembler le village. Elle reliera les différents pôles : le lac, l'école et le cœur villageois. Elle a également l'objectif de rendre le lac aux habitants qui aujourd'hui doivent emprunter la nationale.

Cette voie douce n'entravera pas la circulation automobile du village, indispensable aux habitants, car les routes secondaires existantes assurent un accès complet à toutes les habitations. Une fois la reconnexion effectuée et la tranquillité retrouvée, le premier organisme vivant pourrait être insufflé dans l'une des ruines du cœur villageois, à proximité de cette voie verte, afin de créer une synergie.

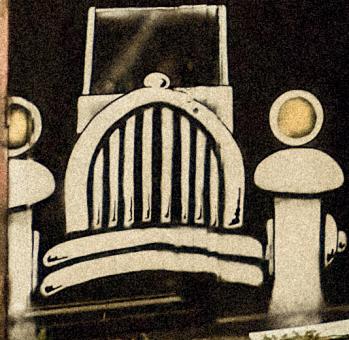




BAR-RESTO
LE CHALET
DU LAC

300 M

Les Queyras
Lou Mas Dé Queyras



“EXISTENTIUM”



L'hôtel du lac

Cet ancien hôtel abandonné servait à l'époque, d'accueil pour les visiteurs de la Roche de Rame. Il occupe une place centrale au cœur du village et ses commerces au rez-de-chaussée animaient autrefois la vie du village. Il est aujourd'hui laissé à l'abandon.

Le bâtiment s'étend sur trois étages de chambres, dont un sous les combles éclairé par des chiens assis. Une extension au nord servait de garage au rez-de-chaussée et de véranda à l'étage.



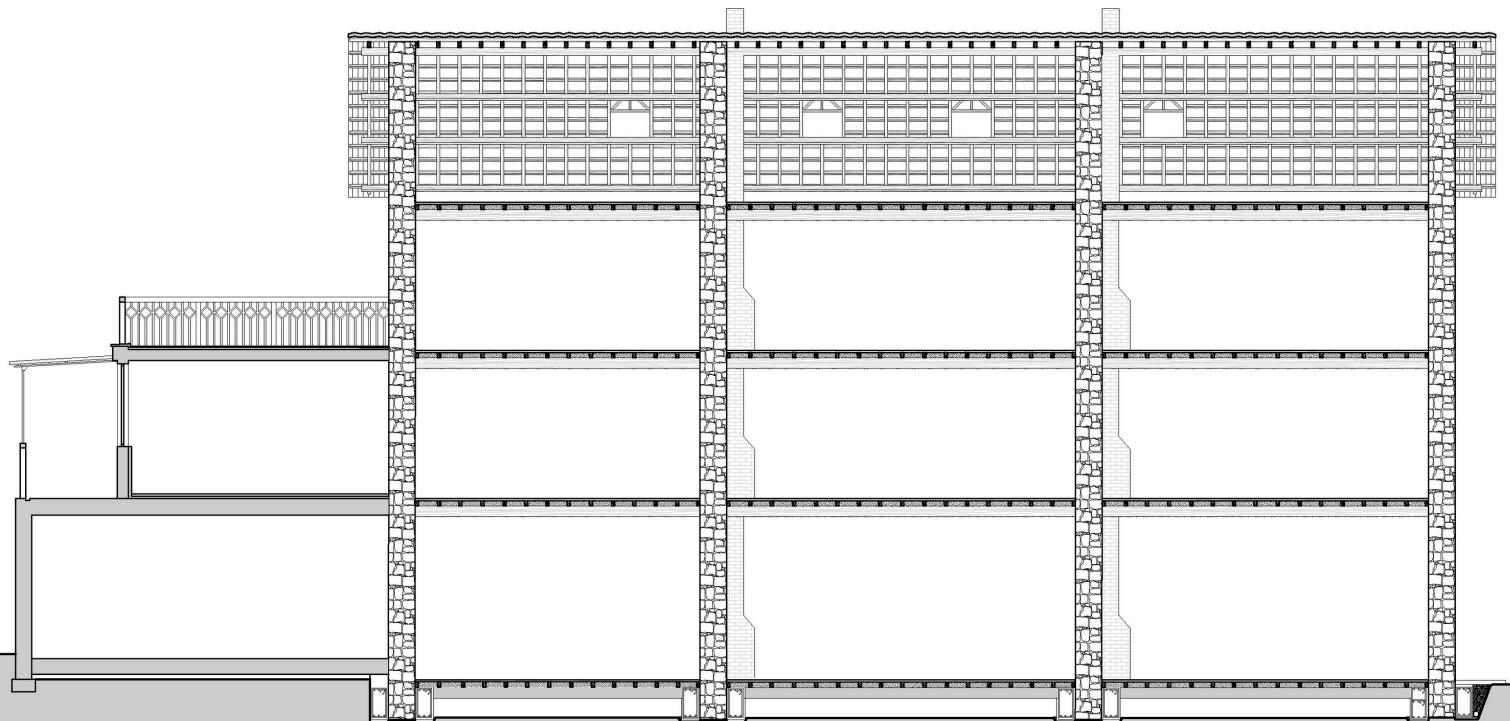
Les ouvertures accessibles ont été complètement murées par la mairie pour éviter le vandalisme, et l'accès y est désormais impossible.



Façade Ouest

L'analyse sera donc limitée à ce qu'on peut percevoir de l'extérieur. Les pannes de la charpente reposent sur les murs pignons en pierre. La toiture était en tuile, mais à la suite d'un incendie de quartier, en 1911, elle fut remplacée par des tôles de zinc.

On identifie également les conduits de cheminées existants. À l'arrière du bâtiment, à l'est, on découvre une extension de service et de stockage enterrée. Le premier étage est donc un rez-de-jardin donnant sur un grand rocher, où des voies d'escalade ont été installées.



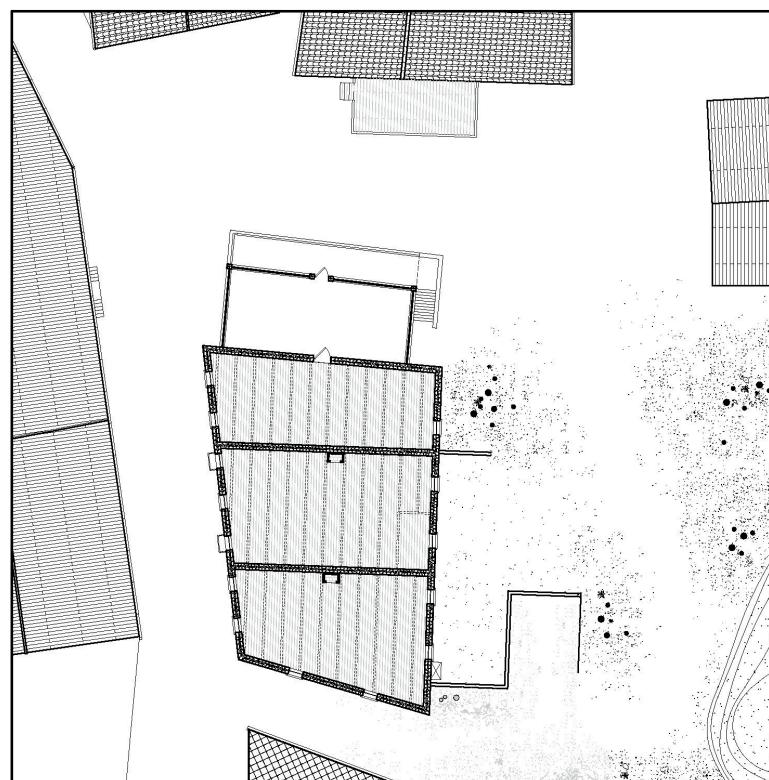
Les planchers en bois, soutenus par les poutres, ont été percés d'une trémie pour permettre le passage de l'escalier situé à l'est du bâtiment.

Lors d'une flânerie dans le quartier, près du chemin de fer, j'ai repéré une cinquantaine de traverses de chemin de fer dans une grange en ruine, ainsi qu'une double porte en parfait état. Ce sont des éléments qui pourraient être réemployés.

Les traverses de chemin de fer sont des sections de bois mesurant 260 cm de long, 25 cm de large et 15 cm d'épaisseur. En général, elles sont traitées à la créosote, un produit issu de la distillation de goudrons végétaux, pour les protéger des intempéries et des insectes. Toutefois, la créosote est toxique pour l'homme, ce qui limite son utilisation aux applications extérieures.



Rez-de-chaussée



Rez-de-jardin

"PROGRAM"





Ce projet se veut ainsi un catalyseur, provoquer une réaction par sa seule présence, un point de départ pour d'autres initiatives similaires qui pourraient émerger et contribuer à la revitalisation du village. Il s'agit de démontrer que l'architecture, lorsqu'elle est pensée pour les habitants, peut devenir un puissant levier de transformation sociale et environnementale.

Le besoin de commerce est indéniable, les rez-de-chaussée doivent permettre la vie. Les commerces ont le pouvoir de s'étendre dans la rue, estompant les limites. Ils créent des espaces vivants et dynamiques, attirant les habitants et les visiteurs, et contribuent ainsi à l'animation et à la convivialité des quartiers. En ouvrant leurs portes sur la rue, ces commerces deviennent des points de rencontres et d'échanges.

Pour englober les thèmes de l'auto-construction, de l'autonomie des habitants et de la persistance des savoir-faire, le projet prendra la forme d'un atelier, d'une école de l'artisanat.

L'objectif est de créer un espace où les savoir-faire traditionnels se perpétuent, permettant ainsi à chacun d'apprendre, de partager et de mettre en pratique ses compétences. Les ateliers pourront offrir des formations variées, allant du travail du bois au travail de la pierre, en passant par le travail de la terre.

En plus de renforcer la cohésion communautaire et de promouvoir l'autosuffisance, ce projet attirera également des passionnés d'artisanat et de construction durable de différentes régions. Cela créera un échange dynamique de techniques et d'idées.

Pour compléter le cycle de la vie, le bâtiment abritera un type d'habitat éphémère. Inspirés des refuges de montagne qui sont des lieux sincères de rencontres et de partages, ces habitats peuvent être envisagés comme éphémères et collectifs. Les occupants restent pour une certaine durée, mais des espaces modulables permettraient à chacun de créer son intimité tout en préservant les espaces de vie commune.

Ces programmes seraient basés sur une architecture simple et modeste. Mais surtout, sur une vision de l'architecture comme un acte social, au service de l'humain et de la nature.

Je suis convaincu que l'artisanat possède le pouvoir de transformer le monde. Concevoir et construire de sa propre main offre une liberté inestimable d'auto-construction et plus important encore, une véritable autonomie.

L'architecture pourrait être autre chose que des plans préétablis, dessinés par un tiers, mais plutôt un art où chaque individu devient l'architecte de sa propre vie, où la créativité et l'autonomie redéfinissent notre façon de construire et de vivre.

Pourrait-on envisager l'architecture comme une invitation à nous laisser vivre ?



La maison la plus écologique n'est pas celle que l'on construit, mais celle que l'on reconstruit.



Remerciements

Je remercie tout particulièrement Valentin Prevost, avec qui j'ai partagé de longues randonnées, au cours desquelles il a magnifiquement capturé ces paysages en argentique et m'a autorisé à les utiliser ici.

J'adresse aussi un immense merci à mes camarades de projet, avec qui nous sommes devenus une vrai famille, partageant le même atelier pendant de nombreuses années. Toutes nos randonnées, nos flâneries, nos soirées, nos moments de vie et nos conversations ont contribué à faire de moi la personne que je suis devenue. Alors, pour cela, merci.



Je tiens à exprimer ma gratitude à Matthieu Poitevin, Clémence Broc et Léa Maréchal, enseignants à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Marseille, qui m'ont permis d'explorer et de développer ce sujet. Un merci spécial à Matthieu Poitevin pour ces quatre années à ses côtés et pour son partage de son expérience et transmettre la passion de l'architecture en sortant du schéma de l'enseignement traditionnel. L'architecture est profondément humaine, et elle doit le rester.

Je remercie également mes compagnons de route pour leurs questions, leurs réponses, leurs conseils et leur accompagnement pendant nos cinq années d'études, que je regarde avec nostalgie. Ces souvenirs resteront gravés dans ma mémoire pour la vie, et encore pour cela, un immense merci.



Tom Le Briand
Notice de Projet de Fin d'Etudes
Juin 2024